N° 194. Vendredi 15 Août 1845. 16me Année.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

	La Haye.	Provinces.
Pour un an.	26 fl.	30 fl.
» six mois.	14 »	16 »
» trois mois	7 »	8 »

PRIX DES INSERTIONS.
Les 5 premières lignes 1 fl. 50, timbre compris et 10 cts. par ligne en sus.

JOURNAL DE LA HAYE.

BUREAU DE LA RÉDACTION
à La Haye, *Lage Nieuwstraat*, derrière le *Prinsegracht*.
BUREAU POUR L'ABONNEMENT ET LES ANNONCES,
Chez M. Van Weelden, libraire, *Spui*, à La Haye.
Les lettres et paquets doivent être envoyés à la direction *francs de port*.

LA HAYE, 14 *Août*.

Du commerce des Etats-Unis.

L'influence décisive des relations commerciales sur les relations politiques n'a jamais été démontrée plus victorieusement que par l'histoire de l'Angleterre et des Etats-Unis. Vingt fois l'Europe s'est crue au moment d'assister à un conflit terrible, tant les causes d'hostilité étaient graves, tant l'irritation était grande de part et d'autre, et vingt fois la crise s'est pacifiquement terminée. Quelle est la cause de cet heureux phénomène? Le commerce, c'est-à-dire la dépendance mutuelle, étroite, impérieuse, dans laquelle se trouvent deux peuples dont l'un fournit les matières premières et l'autre les produits manufacturés, dont l'un ne vit que par ses cotons et l'autre par ses cotonnades. Curieux spectacle que celui de ces deux nations, issues de la même race, et cependant séparées par une haine incurable, une sorte de haine civile, jalouses à l'excès l'une de l'autre, saisissant au passage, envenimant avec colère les moindres dissentimens politiques, et cependant forcées par d'irrésistibles besoins à retenir au fourreau une épée toujours impatiente d'en sortir!

Quoique bien moins importantes, les relations commerciales de l'Amérique du Nord avec les autres pays n'en sont pas moins considérables, et, au besoin, elles pèseraient aussi d'un grand poids dans la balance des intérêts politiques. Il n'est donc pas sans intérêt d'en étudier également le développement et de rechercher si elles sont ou non en voie de progrès.

En 1831, la valeur des produits importés par les Etats-Unis en Angleterre était de 142 millions ½, et celle des exportations anglaises de 133; la différence, au profit des Etats-Unis, s'élevait donc à 9 millions. En 1839, ces rapports se modifient: les importations anglaises aux Etats-Unis atteignent le chiffre de 388 millions, et les exportations américaines ne dépassent pas 356 millions; différence au profit de l'Angleterre, 32 millions. Mais l'application du tarif de 1842 change encore la balance en même temps qu'elle diminue le commerce général des deux pays; ainsi, en 1842, les importations américaines dépassent les exportations anglaises de 74 millions, et en 1844, de 88 millions, tandis que, dans cette dernière année, la valeur totale des échanges entre les deux pays n'est plus que de 581 millions, dont 334 représentent la valeur des importations américaines en Angleterre, et 247 celle des importations anglaises. Le tarif de 1842 ne suffit pas à expliquer la diminution progressive et régulière des exportations anglaises pour les Etats-Unis; les progrès industriels des Américains, surtout pour la fabrication des cotonnades, y contribuent pour une proportion notable, et nous voyons en effet que la diminution a porté notamment sur ce principal produit des manufactures anglaises.

En 1838, les importations françaises aux Etats-Unis ont été de 98 millions et demi, et les importations américaines en France de 86 millions; en 1839, les importations françaises s'élèvent tout-à-coup à 190 millions; quand celles des Etats-Unis ne dépassent pas 99 millions; en 1844, sous le régime du tarif de 1842, les importations françaises sont descendues à 97 millions, et les exportations américaines à 87 millions.

Après l'Angleterre et la France, c'est avec l'Espagne que les Etats-Unis entretiennent les relations commerciales les plus importantes, mais pour ce pays également l'application du tarif de 1842 a eu pour résultat de diminuer notablement le mouvement commercial; en 1838, la valeur des exportations d'Espagne pour les Etats-Unis avait atteint le chiffre de 66 millions 1/2, et celle des exportations américaines pour l'Espagne un peu plus de la moitié de cette somme. Le progrès se continue en 1839, année pendant laquelle les ports américains reçoivent pour 102 millions de produits espagnols; mais dès 1842, le mouvement s'arrête, et en 1844, la valeur totale des objets échangés entre les deux pays n'est plus que de 110 millions, dont 74 millions 1/2 représentant la valeur des importations espagnoles.

Les autres pays avec lesquels les Etats-Unis échangent le plus de produits après les précédens, sont les Pays-Bas, les villes anséatiques, le Brésil, la Belgique, l'Italie, Haïti, le Mexique, le Chili et la Russie, mais la valeur totale du mouvement commercial pour ces divers pays (importations et exportations comprises), quoique ayant considérablement augmenté depuis 1838, n'a pas dépassé, en 1844, 146 millions, dont 32 pour la Hollande, 27 pour les villes anséatiques, 21½ pour le Mexique, 11 millions pour la Belgique, autant pour Haïti et l'Italie, 10 millions pour le Chili et la moitié pour la Russie.

En 1838, la valeur totale des exportations d'Amérique s'est élevée à 585 millions, et celle des importations à 612 millions et demi. Ces chiffres se sont ainsi modifiés à diverses autres époques:

ANNÉES	EXPORTATIONS d'Amérique.	IMPORTATIONS en Amérique.
1839	656 mil.	916 mil.
1842	567	542
1844	601	585½

On voit quelle a été l'influence du tarif de 1842. En 1839, le mouvement commercial était représenté par une valeur de 1,572 millions; elle n'a plus été, en 1844, que de 1,186 millions.

Les tarifs américains actuels sont éminemment prohibitifs; de sorte que le développement de la puissance des Etats-Unis est envisagé avec inquiétude par certains états européens au point de vue commercial plutôt encore que sous le rapport politique. On craint que d'énormes droits protecteurs ne s'étendent successivement à tous les pays que l'Union américaine semble destinée à absorber. S'il faut toutefois s'en rapporter à l'opinion qui prévaut dans les cercles politiques les mieux informés de New-York, ces alarmes seraient peu fondées, et le président Polk méditerait pour l'ouverture du prochain congrès un coup d'état économique au moins aussi hardi que celui de sir Robert Peel. En un mot, les tarifs seraient réduits juste au taux nécessaire pour qu'ils puissent couvrir les dépenses de l'administration centrale.

Les partisans de la liberté du commerce auraient donc à s'applaudir plutôt qu'à s'effrayer de voir le pavillon étoilé de l'Union arboré sur presque tous les points de l'Amérique du Nord.

Le navire *Johanna-London* a été trouvé démâté, le 3 de ce mois, à la hauteur de West-Kappel, et a été conduit à Hellevoetsluis. A bord de ce bâtiment il se trouve 7963 bois de fusil, marqués HS. WS. PS.; 370 idem de pistolets non-achevés, marqués HS. et 60 barils de zinc, dont 30 sont marqués JB. et 30 B. J. S.

Les ayant-droit peuvent réclamer ces objets au bureau de sauvetage de l'île de Voorne.

On apprendra avec plaisir, écrit-on de Bois-le-Duc en date du 12 de ce mois, que les nouvelles que nous recevons depuis deux jours sur la récolte des pommes-de-terre, sont beaucoup plus tranquillisantes. Il paraît que le tubercule de ce précieux fruit, après avoir été attaqué, pousse de nouveau, ce qui prouve évidemment que la plante n'est pas morte. Toutefois, ceci n'est pas le cas pour les pommes-de-terre plantées dans des terres argileuses, où le fruit est également attaqué.

Nous avons cependant l'espoir que les pommes-de-terre d'hiver ne manqueront pas.

Les nouvelles sur les récoltes, tant en Allemagne qu'en Belgique, sont très-rassurantes. Dans ce dernier pays on voit reverdir les tubercules de pommes-de-terre qui pendant quelque temps semblaient être morts.

On lit dans le *Constitutionnel* du 10 août:

« Un homme du monde, un jeune statuaire, dont le talent a pu déjà être adopté par les artistes et par le public, M. de Niewerkerke, vient de terminer une grande composition. C'est une statue en pied de *Guillaume-le-Taciturne*, grande figure historique. Ce fut, comme on sait, ce prince qui délivra les Provinces-Unies du joug espagnol. Cette statue est commandée à M. de Niewerkerke par le Roi des Pays-Bas. Nous annonçons qu'elle sera exposée la semaine prochaine dans le grand carré des Champs-Elysées. »

Le congrès de l'association douanière allemande, réuni à Carlsruhe, poursuit activement ses séances. Elles roulent principalement sur les augmentations de tarifs réclamées par plusieurs industries du *Zollverein*. La lutte est vive, la discussion passionnée. On y apporte de part et d'autre une égale animosité; mais il est probable que le système protecteur finira par l'emporter. Ce ne sera pas une victoire complète, mais un avantage à ajouter à tous ceux qu'il a déjà obtenus.

Les demandes d'augmentation de tarifs partent surtout des états méridionaux. Ce sont les plénipotentiaires de la Bavière, du Wurtemberg, du duché de Bade et même de la Saxe, qui mettent le plus d'ardeur dans leurs réclamations. Ils s'appuient sur la cause de l'industrie indigène, en invoquant les doctrines de l'économie politique nationale que M. Listz a su populariser de l'autre côté du Rhin.

La *Gazette Universelle* d'Augsbourg publie quelques nouveaux détails sur les conflits sanglans qui ont eu lieu sur les confins de la Bosnie au commencement du mois de juillet. Il en résulte que la perte du côté des troupes autrichiennes de la frontière a été plus grande qu'on ne l'avait dit. Ainsi la colonne du colonel Jellalich, assaillie dans sa retraite, aurait 180 hommes tués. On sait que maintenant cette déplorable affaire est en voie d'arrangement diplomatique, mais personne ne s'attend à un résultat durable, vu le caractère sanguinaire et vindicatif des Bosniaques.

On nous communique l'extrait suivant d'une lettre de St-Pétersbourg:

« Vous aurez peut être déjà entendu parler d'un ukase impérial, réglant pour l'année prochaine les droits de tonnage et d'entrée sur les différens pavillons. Il en résulte que tout pavillon dans le pays duquel le pavillon russe n'est pas admis sur le même pied que les nations les plus favorisées paiera un tonnage plus élevé ici et que les marchandises importées sous lui seront frappées d'un excédant de 50 p. c. sur les droits d'entrée.

» Vous pouvez être sûrs que ce que je vous dis est positif; l'Ukase n'a pas encore paru, mais il est signé. »

On nous écrit de Paris, le 12 août:

Il pleut, il tonne, il vente, il grêle, on se mouille, on grelotte, on s'enrhume. Une foule de personnes reprennent déjà le coin de la cheminée. De tous côtés, on entend parler de champs hâchés par la grêle, de maisons incendiées par le feu du Ciel. Quel est ce désordre et où allons-nous? Les astronomes qui savent tout, mais qui n'expliquent rien, ont prétendu que tout cela pourrait bien provenir de certain dérangement plus ou moins constaté dans la voix lactée d'un cercle blanc qui entoure le soleil, de la queue d'une comète ou de toute autre cause. Cela est peu satisfaisant et nous donnerions beaucoup pour être doué de la robuste conviction de certain radical qui, entendant un jour un cultivateur se plaindre de l'état peu satisfaisant de l'atmosphère, répondit en levant les épaules: « Eh! que voulez-vous avec un gouvernement comme le nôtre! » Véritablement en présence de l'intempérie de notre climat on serait tenté de s'engager parmi les phalanstériens pour travailler avec eux à décrocher la lune, cet astre pourri, selon l'école sociétaire, qui est coupable de l'inconstance des saisons et de tous les bouleversemens atmosphériques.

Feuilleton du Journal de La Haye. 15 Août 1845.

LA CROIX DE BERNY.(1)

Lettre XVI.

A Monsieur
Monsieur le prince de Monbert,
rue St-Dominique,
PARIS.

Richeport, 23 juin 1844.

Vous avez dans la police une confiance digne d'un prince que vous êtes, cher Roger, — vous ajoutez à ses renseignemens une foi qui m'étonne et m'alarme. — Comment voulez-vous que la police sache quelque chose de ce qui concerne les honnêtes gens? D'abord elle ne les surveille pas, elle a bien assez à faire avec les scélérats, et ensuite quand elle le voudrait, elle ne le pourrait pas. Les mouchards, les espions sont en général des misérables, leur nom est la plus mortelle injure de notre langue, de pareilles espèces ne sont reçues nulle part: ils connaissent les habitudes et les démarches des voleurs, dont ils fréquentent les repaires et les tapis-francs: mais quel moyen ont-ils de connaître les décisions fantasques d'une jeune fille de haut rang? Leur plus grande adresse est d'enivrer un domestique, de faire causer un portier, de suivre une voiture ou de se mettre en faction devant une porte. — Si Mlle Irène de Châteauduc est partie pour vous éviter, elle a sans doute pensé que vous chercheriez à la rejoindre. Elle a donc dû prendre quelques précautions pour garder l'incognito, — changer de nom, par exemple, — ce qui eût suffi pour dérouter la police qui, avant d'être éveillée par vous, n'avait aucun intérêt à suivre ses démarches. La preuve que la police se trompe, c'est la précision des notes qu'elle vous a livrées. Cela ressemble un peu trop aux dépositions des témoins dans les procès criminels, qui disent: — Il y a deux ans, à neuf heures trente-trois minutes et cinq secondes du soir, par une profonde obscurité, je rencontrai un homme grêle dont je ne pus distinguer les traits et qui portait un pantalon vert-olive tirant sur le brun. — J'ai toutes les peurs du monde que vous ne fassiez en Bourgogne un voyage inutile et que vous ne tombiez l'air furibond et l'œil hagard au milieu de quelque intérieur paisible, surpris au plus haut degré de cette visite domiciliaire.

Mon cher prince, tâchez de vous souvenir que vous n'êtes plus dans l'Inde; les mœurs des îles de la Sonde ne sont pas de mise ici, et j'ai lu dans votre lettre un passage qui me fait redouter quelque incartade féroce de votre part. Nous avons en Europe des professeurs d'esthétique, de sanscrit, de slave, de danse et d'escrime, mais les professeurs de jalousie ne sont pas autorisés. — Il n'y a pas de chaire pour les bêtes fauves au collége de France; les leçons formulées en rugissemens et en coups de griffes sont bonnes pour la fabuleuse cité des tigres des légendes javanaises. — Si vous êtes jaloux, tâchez de faire retirer à votre rival la concession de chemin de fer qu'il était près d'obtenir, ou détruisez-le dans son collége électoral, en répandant le bruit qu'il a fait autrefois un volume de vers. Voilà des vengeances constitutionnelles, et qui ne vous conduiront pas en cour d'assises. Les tribunaux sont si chicaniers aujourd'hui, qu'on serait capable de vous inquiéter même pour la suppression d'un bellâtre insipide comme Léon de Varèzes. Les tigres, quoi que vous en disiez, sont de mauvais maîtres. — En fait de tigres, nous n'admettons que les chats, et encore faut-il qu'ils fassent pâtte de velours.

Les conseils de modération que je vous adresse, j'en ai profité pour moi-même. J'étais, dans un autre genre, arrivé à un assez joli degré d'exaspération. — Vous devinez qu'il s'agit de Louise Guérin; car, au fond de la fureur des hommes, il y a toujours une femme! c'est le levain qui fait fermenter toutes nos passions, surtout les mauvaises.

Mme Taverneau partit pour Rouen; j'allai chez Louise, le cœur plein de joie et d'espérance. Je la trouvai seule, et je crus d'abord que la soirée serait décisive, car elle rougit beaucoup en m'apercevant. Mais qui diable peut compter sur les femmes? Je l'avais laissée la veille, douce, confiante, émue; je la retrouvai froide, sévère, armée de pied en cap, et me parlant comme si elle ne me connaissait pas. Elle avait l'air si convaincue qu'il ne s'était rien passé entre nous, que j'eus besoin, par une rapide opération mentale, de me rappeler tous les détails de l'excursion aux Andelys, pour me prouver que je n'étais pas un autre. Je puis avoir mille défauts, mais je n'ai pas celui de la fatuité. Il est rare que je me flatte, et je ne suis pas porté à croire que tout le monde éprouve en me voyant ce que les écrivains du dernier siècle appelaient le coup de foudre. Mes traductions de regards, de sourires, d'inflexions de voix, sont ordinairement assez fidèles; je ne passe pas les mots qui me déplaisent. La version interlinéaire de la conduite de Louise donne pour résultat cette phrase: Je n'ai pas d'insurmontable horreur pour M. Edgard de Meilhan. Etant sûr du sens de mon texte, j'ai donc agi en conséquence; mais Louise a trouvé, je ne sais où, une mine si imposante, si royale, des attitudes d'une telle noblesse, une chasteté si hautaine et si dédaigneuse, que j'ai senti qu'à moins d'avoir recours à la violence, je n'obtiendrai rien d'elle. Ma tête bouillonnait plus de rage encore que d'amour; mes doigts se contractaient convulsivement, et mes ongles m'entraient dans la paume des mains. La scène allait tourner à la lutte; heureusement j'ai réfléchi que ces déclarations d'amour, trop accentuées, étaient prévues par le code, ainsi que la plupart des actions romanesques ou héroïques.

Je me suis en allé brusquement pour ne pas voir figurer dans les journaux judiciaires cette annonce élégante: Le sieur Edgard de Meilhan, propriétaire, s'étant livré à des voies de fait sur la personne de Mme Louise Guérin, enlumineuse, etc.... car j'éprouvais la plus énergique envie d'étrangler l'objet de ma flamme, et si j'étais restée dix minutes de plus, je l'aurais fait.

Admirez, cher Roger, la sagesse de ma conduite, et tâchez de l'imiter. Il est plus beau de commander à ses passions qu'à une armée, et c'est plus difficile.

Ma colère était si forte que j'allai passer quelque temps à Marlus, chez Alfred! M'ouvrir la porte du Paradis et me la fermer sur le nez, me montrer un splendide banquet et m'empêcher de me mettre à table, me promettre l'amour et me donner la pruderie, c'est une action abominable, infâme et même peu délicate. — Savez-vous, cher Roger, que j'ai manqué avoir l'air d'un oison, et que cela serait arrivé si la rage qui m'animait n'avait donné à ma figure une physionomie tragique qui heureusement m'a sauvé du ridicule! Ce sont là de ces choses qu'on ne pardonne guère à une femme, et Louise me le paiera!

Je vous jure que si une femme de mon rang eût agi de la sorte avec moi, je l'aurais broyée sans pitié; mais la position inférieure de Louise m'a retenu — J'ai pour les faibles une pitié qui me perdra, car les faibles sont impitoyables pour les forts!

Ce pauvre Alfred, il faut que ce soit vraiment un excellent garçon pour ne pas m'avoir jeté par la fenêtre; j'ai été avec lui si maussade, si taquin, si acerbe, si railleur, que je m'étonne qu'il ait pu me supporter deux minutes; j'a-

(1) Voir le *Journal de La Haye*, n° 184.

Affaires de Belgique.

Les journaux de l'opposition belge continuent d'entretenir une vive polémique au sujet de la recomposition du cabinet. Le *Politique*, qui pendant quelque temps a gardé le silence, abandonnant au *Journal de Bruxelles* la tâche de soutenir la lutte, publie aujourd'hui un article qui contient entre autres les réflexions suivantes :

« La presse libérale est en grand désarroi. Les meneurs s'aperçoivent qu'ils ont réussi juste à faire tout le contraire de ce qu'ils espéraient. Ils sont bien parvenus à aider à la chute d'un ministère, ébranlé par d'autres mains ; mais quand ce ministère se reconstitue, ils s'aperçoivent qu'ils ont travaillé pour leurs voisins, et qu'ils vont être obligés, si déjà ils n'en sont là, à crier à la trahison de M. Van de Weyer, comme ils criaient hier à la trahison de M. Nothomb.

Il y a deux sortes de vanités, ou si l'on veut, d'orgueil : l'une se croit blessée sans fin et sans cesse ; se plaint à tout propos et se dit trahie à chaque instant. Ses cris fatiguent ou amusent quiconque les entend ; et ce qu'elle gagne à crier c'est tout au moins un immense ridicule. L'autre espèce de vanité est celle qui cache avec soin les blessures d'amour-propre dont elle ne peut avoir raison ; qui se drape en gentilhomme dans un manteau troué ; qui craint surtout d'apprêter à rire à ses ennemis par ses plaintes, ou de décourager ses amis par le récit de ses disgrâces. Elle se plaît à compter le plus d'amis qu'elle peut, à déguiser jusqu'aux défections qu'elle subit, tant qu'elle ne les a pas compensées ou réparées.

Notre libéralisme belge représente au suprême degré le premier de ces travers du cœur et de l'esprit. Son suprême bonheur consiste à se dire trahi et presque à se glorifier de l'être ; il accumule avec luxe les preuves, vraies ou fausses, de l'abandon qu'il subit ; il grossit à plaisir sa disgrâce, comme si une armée qu'on déserte n'accusait pas, par ce fait même, un vice d'organisation, dont l'aveu fait hautement, ne peut que faire grossir encore les désertions et propager l'indiscipline.

Ainsi, quand un des hommes du libéralisme arrive au pouvoir, il semblerait du devoir de l'opinion qui triomphe en lui, d'aider à sa tâche et de la lui rendre facile ; par ce moyen elle compromettrait en quelque sorte le gouvernement avec ses propres idées ; elle empêcherait celui de ses parvenus qui a touché le pouvoir le premier d'oublier d'où il est parti, et le forcerait de mieux voir où il va. Mais, par une fatalité incroyable, le faux libéralisme a toujours pris le contre-pied de cette marche, pourtant si simple et si rationnelle. Ainsi il a fait avec les ministres de 1841 et de 1843 ; et, quand, après deux ans de résistance contre deux partis également puissans, le cabinet formé en 1841 s'est renforcé par l'accession d'hommes pris dans la gauche, la gauche ne s'en est montrée que plus acharnée à sa perte ; elle a vu une trahison contre les personnes, là où il y avait tout d'abord un moyen de victoire de plus pour ses principes.

Certes, si nos ultra-libéraux voulaient que le pouvoir leur échût, comme ils l'ont dit et proclamé, seulement dans l'intérêt du pays, dans le but de calmer l'irritation des esprits, et de rassurer les populations contre les prétentions incessantes du parti théocratique, ou bien ils devaient s'en charger à des conditions acceptables pour la royauté, ou tout du moins ils se devaient à eux-mêmes, après leur refus, de seconder ceux des hommes de leur opinion qui ne craignaient pas de se poser comme une digue entre eux et la majorité opposée. En acceptant franchement ces deux ministres pris dans leurs rangs, en protestant exclusivement contre l'entourage dont on les cernait, en provoquant d'eux des actes qui missent la majorité catholique en demeure d'être sage, par la crainte d'une réaction ultra-libérale, ils pouvaient créer dans la chambre, qui ne peut tarder à se réunir, un parti intermédiaire, assez fort pour paralyser les tendances catholiques qu'il a fallu conserver dans le personnel du ministère, faute d'y pouvoir introduire d'autres tendances.

Quand le jour des explications parlementaires sera venu, il faudra bien que ceux qui ont pu être investis du pouvoir, et qui se sont refusés à l'accepter, disent pourquoi ils ont reculé devant une tâche, qu'à leur dire même, les élections du 10 juin semblaient leur imposer. Les chambres et le pays devront être rendus juges des conditions qu'ils ont mises à leur rentrée aux affaires ; et si ces conditions étaient telles, qu'au lieu de calmer l'irritation, elles dussent l'accroître, et que loin de faire rentrer les affaires et les esprits dans une situation normale, elles rendissent nécessaire une agitation nouvelle, tout le monde comprendra que le cabinet nouveau, si insuffisant qu'il puisse être, est en réalité l'œuvre de l'opinion libérale, bien plus que le résultat réel de l'état de la majorité, au dedans et au dehors du parlement.

Quand donc y aura-t-il dans nos hommes d'Etat, assez de dégagement personnel, assez d'élévation dans les idées, pour leur permettre de rendre justice à leurs adversaires même. Prendront-ils toujours à notre tribune le rôle tracassier et ridicule qu'affecte lord Palmerston dans la pairie anglaise, et ne leur semblera-t-il pas plus grand et plus noble d'agir comme lord John Russell, le plus populaire et le plus libéral sans nul doute des hommes de l'ancien cabinet réformiste, qui, ces jours-ci, en passant en revue les actes de la session qui vient de s'accomplir, n'a pas cru perdre rien de sa valeur, en remerciant le cabinet tory de tout ce qu'il avait fait de bon et d'utile, dans la campagne parlementaire, et en se bornant à lui donner des encouragemens et des conseils, pour tout ce qu'il pouvait rester à faire dans l'intérêt de l'ordre et de la prospérité du pays.

Nous citerons encore à nos grands hommes d'Etat l'exemple non moins remarquable que vient de leur donner lord Melbourne, le chef du dernier cabinet whig. Voici ce que raconte à ce sujet un journal anglais :

La société des marchands de poisson de Londres a tenu vendredi son *meeting* annuel dans la salle de ses réunions. A cette occasion, lord Melbourne a été reçu membre de la compagnie. Après le dîner, le président a porté la santé de lord Melbourne. Le noble lord s'est levé, et après avoir exprimé son regret de n'avoir pu jusqu'ici accepter, à cause de sa mauvaise santé, les invitations qui lui avaient été adressées par la compagnie, il a continué en ces termes.

« En proposant ma santé le président a fait allusion en termes très-flatteurs à l'administration dont j'étais le chef. Cette administration n'est plus. Mais *pars melior nostrûm est adhuc vivit et superstes*. La plupart de ses membres sont descendus dans la tombe, mais son esprit immortel, *ignea vis animi*, est encore vivant. Nos principes, nos opinions nous ont survécu. Ils ont été adoptés et mis en œuvre par ceux qui nous ont succédé, et ont produit durant la session qui vient de se terminer plus d'une mesure sage et utile.

Placé, comme je l'ai été par les circonstances, en adversaire de l'honorable sir R. Peel, il est tout naturel que j'aie examiné sa conduite, non avec jalousie, non avec des sentimens hostiles, mais avec le plus grand soin. Je crois donc devoir dire ici que je n'ai rien trouvé dans sa conduite qui pût l'empêcher consciencieusement de présenter les mesures qui ont été adoptées. J'ai pensé qu'il était de mon devoir de faire cette déclaration. Je l'eusse faite dans le parlement, mais l'occasion ne s'est point présentée ; je ne pouvais donc trouver un moment plus opportun que de le faire ici devant cette assemblée respectable. »

C'est en se dégageant avec cette noblesse de caractère des préoccupations étroites de l'antagonisme personnel que des hommes d'Etat véritables montrent qu'ils sont dignes du pouvoir. Comme ils ne l'exaltent point outre mesure quand il est aux mains de leurs amis, ils se gardent surtout de le saisir et de le rabaisser quand il est passé aux mains de leurs adversaires ; ils savent se réjouir hautement pour le pays, du bien même que font leurs ennemis politiques. Hors de cette ligne de conduite, que nos chefs d'opposition y songent bien, les hommes de pouvoir qui descendent au genre de polémique dont nous avons été trop souvent témoins, s'exposent à être comparés à ces êtres imaginés par la poésie païenne, qui, comme l'a dit Voltaire :

De leurs ongles crochus et de leur souffle affreux,
Salissent tout festin qui n'est pas fait pour eux.

Voyage de la reine Victoria en Allemagne.

Cologne, le 11 août.

La reine d'Angleterre est arrivée ce soir à sept heures trois quarts à Cologne ; l'entrée de la souveraine de la Grande-Bretagne dans l'antique cité d'Agrippa, a eu toute la solennité qui convenait à un pareil événement ; c'est au bruit du canon, au son des cloches, et au milieu des hourrahs de la population que le cortége royal a fait son entrée ; depuis la station du chemin de fer rhénan jusqu'à celle du chemin de fer de Bonn, une foule immense garnissait les deux côtés des rues et des places par où devait passer le cortége, des détachemens de troupes étaient en station sur différens points ; partout flottaient des drapeaux aux couleurs de Prusse, quelques drapeaux anglais s'y mêlaient çà et là. La station du chemin de fer rhénan, était pavoisée aux couleurs de toutes les nations. La voiture royale s'est acheminée au petit trot vers la station du chemin de fer de Bonn, où la reine Victoria, le roi de Prusse et le prince Albert et leur suite sont montés dans un convoi spécial qui les a conduits au château de Brühl. Ce soir a lieu une sérénade monstre à laquelle doivent concourir les musiques de 20 régimens. Tout Cologne voulait se porter à Brühl, mais les convois du chemin de fer n'ont pas suffi à transporter la foule qui jusqu'à 10 heures a assailli les bureaux. Quatre convois transportant chacun plus de 1200 personnes, sont partis de 8 à 9 heures et demie. Mais le nombre des personnes qui n'ont pu obtenir de places était trois ou quatre fois plus considérable que celui des privilégiés. Sans l'intervention de la police, de graves désordres auraient infailliblement eu lieu, tant l'impatience des désappointés était vive.

C'est demain soir qu'a lieu la grande illumination de Cologne. Cette illumination dépassera tout ce qu'on a jamais vu dans ce genre ; ce sera un spectacle fantastique ; pour la seule illumination de la cathédrale qui sera tout éclairée en flammes du Bengale, le roi a donné à la ville 20,000 thalers (35,000 fl.) La ville aurait bien voulu pouvoir contribuer à cette dépense ; mais l'état de ses finances ne le lui a pas permis, et le roi a dû venir à son secours. Parmi les surprises que le roi de Prusse ménage à la reine Victoria pendant son séjour à Brühl, on doit mettre en première ligne l'attention qu'il a eue de faire venir de Bensbergh 20 jeunes élèves de l'école militaire qui feront auprès de la reine le service de pages en costume antique. Six jeunes demoiselles des premières familles de la ville seront attachées au service particulier de S. M. Les appartements destinés à la reine ont été meublés avec une magnificence prodigieuse. Le lit de la chambre royale a soixante pieds carrés. On raconte au sujet de ce lit, une anecdote qui prouve que la reine Victoria a conservé les habitudes patriarcales des premiers temps du mariage de Georges III.

Nouvelles de Suisse.

QUESTION DES FRAIS DE L'ARMEMENT DE LUCERNE.

Les questions brûlantes se succèdent au sein de la diète suisse. Après les jésuites, les couvens ; après les couvens, une question née des événemens d'avril dernier.

Dans la séance du 8 août, dont le compte-rendu nous est transmis par voie extraordinaire, il s'agissait de savoir qui paierait les frais de la levée de troupes provoquée par l'invasion des corps-francs, levée effectuée tant dans le canton de Lucerne que dans ceux d'Uri, de Schwyz, d'Unterwald et de Zug. Ces frais se montent de 130,000 à 150,000 francs de Suisse (90,000 à 108,000 florins).

En droit rigoureux, ces frais ne pouvaient tomber à la charge de la caisse centrale de la confédération, puisque Lucerne, dès l'origine des troubles, avait refusé de placer ses propres troupes ainsi que les troupes auxiliaires des cantons primitifs sous le commandement fédéral, et cela, contrairement au texte formel du pacte. Cependant, les gouvernemens des cantons qui avaient des ressortissans parmi les corps-francs, pour faciliter la convention humiliante du rachat des prisonniers, conclue le 23 avril, s'étant en quelque sorte engagés de concert avec le représentant fédéral, M. Nœff, à coopérer de tous leurs efforts à ce que la confédération prît à sa charge les frais d'armement de Lucerne et des cantons primitifs, il en est résulté que les députés des cantons de Berne, d'Argovie, de Soleure, etc., avaient pour instruction d'appuyer toute proposition dans ce sens. Voici quel était le préavis du directoire.

« L'article 5 de la convention stipulée le 23 avril 1845, par l'entremise du représentant fédéral, M. le landammann Nœff, entre le canton de Lucerne d'une part, et les cantons de Berne, Soleure, Argovie et Bâle-Campagne d'autre part, au sujet des prisonniers retenus à Lucerne, donne à entendre que la confédération se chargera de 130,000 à 150,000 francs, pour les frais occasionnés par les troupes des états d'Uri, Schwytz, Unterwald et Zug, appelées par l'état de Lucerne pour lui prêter secours. — Le directoire estime qu'il pourrait être dans l'intérêt général de satisfaire à l'attente exprimée à cet égard par le représentant fédéral, et il invite en conséquence les cantons à munir leurs députés d'instructions dans ce sens. »

La discussion a de nouveau fait surgir beaucoup de récriminations plus ou moins aigres. Elle a révélé avant tout un fait particulier, c'est que Lucerne, craignant que la somme dont il s'agit ne restât à sa charge, a joint son vote avec beaucoup d'empressement à ceux de la plupart des cantons libéraux. Quant aux autres députés de la ligue ultramontaine, tout en exprimant l'opinion que la première faute est à la confédération qui n'a pas mis assez d'énergie, selon eux, à réprimer le mal, et tout en reconnaissant que le vorort était dans une position délicate, ils estiment que la responsabilité pèse avant tout entièrement sur les cantons qui ont laissé organiser des corps-francs sur leur territoire, et que ces cantons doivent par conséquent payer les frais, puisqu'ils ont en quelque sorte pris cet engagement pour le cas où la diète ne les ferait pas supporter par la caisse militaire fédérale.

Le vote a donné pour résultat qu'une majorité de treize cantons a consenti à mettre à la charge de la caisse centrale les frais d'armement de Lucerne, après examen soigneux des comptes présentés, et pourvu que Lucerne renonçât à toute réclamation ultérieure. Les états qui ont formé cette majorité sont : Ber[illegible] Soleure, Schaffhouse, Saint-Gall, Argovie, Tessin, Thurgo[illegible] Grisons, Appenzell, Bâle, Lucerne, Zurich et Neuchâtel.

Les seuls états d'Uri, Schwytz, Unterwald, Zug, Fribou[illegible] Valais se sont prononcés pour que les frais dont il s'agit fus[illegible] payés par les cantons qui avaient fourni des corps-francs.

Voici de curieux détails sur l'état des esprits en Suisse, [illegible] les préparatifs qui ont lieu dans la plupart des cantons :

« L'excitation des esprits est plus grande qu'elle n'était lors de l'in[illegible] des corps-francs. Tous les rapports qui nous parviennent de Berne, d'Ar[illegible]

---

vais les nerfs tellement agacés, que j'ai décapité, du coupant de ma cravache, plus de cinq cents pavots sur le bord du chemin, moi qui n'ai jamais commis de brutalité sur aucun feuillage, et dont la conscience était pure de tout meurtre de fleur ! — Un instant j'eus l'idée d'aller demander un catafalque à la marquise romantique. Vous jugerez par-là du désordre de mes facultés et de ma complète prostration morale.

Enfin, honteux d'abuser ainsi de l'hospitalité d'Alfred, et me sentant incapable d'être autre chose que grognon, revêche et quinteux, je retournai à Richeport, pour être morne et désagréable en toute liberté.

Cher Roger, je fais une pose. — Je prends un temps, comme disent les acteurs ; — la chose en vaut la peine. — Bien que vous lisiez couramment les hiéroglyphes et que vous expliquiez sur-le-champ les énigmes des sphinx, vous ne pourriez jamais deviner ce que j'ai trouvé à Richeport, dans la chambre de ma mère ! Un merle blanc ? un cygne noir ? un crocodile ? un mégalonix ? le prêtre-jean ou l'amurabaquin ? — Non, quelque chose de plus amburement invraisemblable, de plus fabuleusement impossible ! — Eh ! quoi ? — Je vais vous le dire, car cent milliards de suppositions ne vous amèneraient pas à la découverte de la vérité.

Près de la fenêtre, à côté de ma mère, une jeune femme, penchée sur un métier à broder, tirait délicatement une aiguillée de laine rouge. Au son de ma voix, elle leva la tête et je reconnus...

Louise Guérin !

A cet aspect inattendu, *je demeurai stupide*, comme l'Hippolyte de Pradon.

Voir Louise Guérin tranquillement établie chez ma mère, c'est comme si, en rentrant chez vous, un matin, vous trouviez Irène de Châteaudun occupée à fumer un de vos cigares. Est-ce un hasard étrange, une combinaison machiavélique qui a introduit Louise à Richeport ? — C'est ce que je saurai bientôt.

Quelle bizarre manière de fuir les gens que de venir s'installer chez eux ! Il n'y a que les prudes pour avoir de ces imaginations. En tout cas, c'est d'une rare insolence pour mes prétentions de séducteur. Je ne me croyais pas si patriarchal que cela ! Pourtant, ma tête compte encore quelques cheveux et je marche assez bien sans canne !

Qu'importe après tout, Louise vit sous le même toit que moi ! Ma mère la traite de la façon la plus gracieuse, comme une égale. Et vraiment on s'y tromperait : elle semble plus à l'aise ici que chez Mme Taverneau, et ce qui gênerait une femme de sa classe, lui donne au contraire plus de liberté. Elle a pris tout de suite des manières charmantes, et je me demande à moi-même si ce n'est pas la fille de quelque amie de Mme de Meilhan ? Avec un tact merveilleux, elle s'est tout de suite mise au diapason ; les femmes seules ont cette aisance à s'acclimater dans une sphère supérieure. Un homme mal élevé reste toujours un butor. De la première duègne venue, arrachée aux espaliers de l'Opéra, le caprice d'un grand seigneur peut faire une grande dame. La nature a sans doute prévu ces fortunes subites en donnant à la femme cette facilité de passer d'un état à un autre sans être surprise ni dépaysée. Mettez Louise dans une voiture, ayant une couronne de comtesse sur le panneau de la portière, personne ne doutera de sa qualité. Parlez-lui, elle vous répondra comme si elle avait reçu la plus brillante éducation. — Un épanouissement heureux d'une fleur délicate transplantée dans la terre qui lui convient, rayonne dans tout l'être de Louise. — Moi-même j'ai avec elle un enjouement plus tendre, une galanterie plus affectueuse. Richeport vaudra mieux pour moi que Pont-de-l'Arche. Il n'est rien de tel que de combattre sur son terrain.

Venez donc, mon ami, être témoin de ce tournoi à armes courtoises. Nous attendons Raymon d'un jour à l'autre, nous avons toutes sortes de paradoxes à faire passer à l'état de vérités, vos lumières en ce genre nous serviront. A bientôt.

EDGARD DE MEILHAN.

Lettre XVII.

A Madame
Madame la vicomtesse de Braimes,
Hôtel de la Préfecture,
A Grenoble.
ISÈRE.

Richeport, 29 juin 1844.

Je suis à Richeport chez madame de Meilhan !... Cela vous étonne... et moi aussi ; vous n'y comprenez rien... ni moi non plus. La vérité est que, lorsqu'on ne sait pas conduire soi-même les événemens, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de se laisser conduire par eux.

J'étais dimanche à la messe, dans la charmante église de Pont-de-l'Arche, une ruine admirable, tout en dentelles de pierre, une belle guipure déchirée ; comme j'étais là, une femme entra dans l'église, et vint se placer près de moi : c'était Mme de Meilhan ; je la reconnus ; je la vois tous les dimanches à la messe. Il était tard, l'office touchait à sa fin, je trouvai tout simple qu'elle ne voulût pas traverser la foule pour aller jusqu'à son banc ; je continuai à lire mes prières sans faire attention à elle ; mais elle me regardait, me regardait d'une manière si étrange que je me mis à la regarder à mon tour. Je fus frappée de l'altération de ses traits. Tout-à-coup je la vois chanceler et tomber sans connaissance sur l'épaule de Mme Taverneau. On s'empresse autour d'elle ; on l'emporte hors de l'église, et nous voilà tous occupés à la secourir. Le grand air la ranime ; elle revient à elle. En me voyant à ses côtés, elle se trouble encore. Cependant ce que je lui dis, l'intérêt que je lui témoigne semblent la rassurer ; elle me remercie gracieusement, et puis elle recommence à me regarder de la manière la plus embarrassante ; je lui offre de venir se reposer chez Mme Taverneau ; elle accepte cette offre, et Mme Taverneau la conduit chez elle avec pompe. Là, Mme de Meilhan explique comment elle est venue de Richeport, seule, à pied, malgré la chaleur excessive, au risque de se rendre malade, parce que son fils est parti le matin même brusquement, sans la prévenir, emmenant avec lui son cocher et ses chevaux. En racontant cela, elle me regardait encore, elle me regardait toujours ; moi, je supportais ces regards interrogateurs avec un calme superbe. Il faut vous dire que la veille M. de Meilhan était venu me voir ; Mme Taverneau et son mari étaient absens. Le danger de la situation m'avait inspiré ; j'avais su trouver ce jour-là des accens d'une froideur si cruellement glaciale ; j'étais parvenue à une hauteur de dignité si désespérément escarpée, que le grand poète avait enfin compris qu'il y a des glaciers inaccessibles. Il m'avait quittée furieux et désolé ; mais, je lui rends justice, plus désolé que furieux. Ce chagrin réel me donnait à penser ; si, par hasard, il m'aimait sérieusement, me disais-je, ma conduite envers lui serait coupable ; j'ai été très-coquette avec lui ; il ne peut pas deviner que cette coquetterie n'était qu'une ruse, et qu'en ayant l'air de m'occuper de lui, si gracieusement, je m'occupais uniquement d'un autre. Tout amour sincère est respectable ; on n'est pas forcé de le partager, mais on se doit de le ménager.

L'inquiétude de Mme de Meilhan, la démarche qu'elle faisait auprès de moi, — car il m'était prouvé qu'elle était venue à la messe trop tard exprès pour me trouver, qu'elle s'était placée à côté de moi avec intention, bien décidée à chercher un moyen de me parler et d'arriver à me reconnaître ; — l'inquiétude de cette mère passionnée était pour moi un langage qui m'en apprenait plus sur la sincérité des sentimens de son fils que toutes les phrases d'amour qu'il avait pu me débiter pendant des années. C'est un symptôme irrévocable que celui-là : l'inquiétude d'une mère ; il est plus significatif que tous les autres ; la je-

»de Soleure, de Bâle-Campagne, s'accordent sur ce point. Les corps-francs »brûlent de prendre leur revanche. Leurs chefs, ceux qui ont préparé secrètement la dernière expédition et ceux qui l'ont conduite, les Suell, Steiger »Ochsenbein Keller et les autres continuent d'agir ouvertement ou dans »l'ombre. Vous savez que les gouvernemens de ces quatre cantons ont favorisé sous main les corps-francs. Ces gouvernemens les ont ensuite et après »leur défaite publiquement désavoués; mais le peuple qui ne comprend rien »à cette espèce de politique machiavélique, qui croit aux faits plus qu'aux »paroles, s'est passionné pour la cause de ces bandes armées. La population »bernoise, en particulier, qui se laisse conduire par son gouvernement comme »autrefois par ses patriciens, regarde leur défaite comme une tache faite à sa »gloire militaire, et elle aspire à la venger. En un mot, les souvenirs des guerres »de religion se sont réveillés, et la Suisse semble revenue au seizième et »au dix-septième siècle. Voici un fait tout récent qui peint bien l'état des esprits dans ce canton. Dans un village voisin de la frontière de Lucerne, on a »l'autre jour inauguré une cloche en l'honneur des corps-francs. La cérémonie a eu lieu avec une pompe inaccoutumée, en présence d'une population »nombreuse accourue de toutes parts. La cloche a été baptisée du nom de »*Sans-Peur*; des discours empreints de l'esprit le plus révolutionnaire et le »plus fanatique ont été prononcés, dans lesquels l'imagination des orateurs »a varié diversement ce thème: *Que la cloche sonnerait bientôt la bataille et la »mort des Lucernois!* »

Les correspondances signalent ensuite la puissante organisation d'une société révolutionnaire qui gagne tous les jours du terrain dans le canton de Berne, et qui aspire à s'emparer du gouvernement de ce canton. Elles continuent en ces termes :

« En attendant, Lucerne se prépare à la lutte. Les petits cantons en font autant; l'exaspération des esprits dans ces contrées est plus forte encore que »dans les cantons radicaux. Il y aura là des combats acharnés. Le peuple, me »disait un voyageur qui vient de les visiter, est prêt à tout risquer pour sauver le plus précieux de ses biens, la liberté acquise au prix du sang de ses ancêtres. L'esprit guerroyant qui anima jadis ces montagnards s'est tout à coup »réveillé. Les souvenirs d'autrefois sont invoqués. On se rappelle combien de »fois on a vaincu les princes d'Autriche; on se souvient que le canton de »Schwytz, à lui seul, a fait face, en 1798, à cette armée française si glorieuse »sous Brune, et que le général républicain fut contraint d'offrir une capitulation honorable à cette poignée de pasteurs. Dans le pays d'Uri, les jeunes »femmes et les jeunes filles s'exercent depuis quelques semaines à tirer le »dimanche à la carabine. Elles disent à leurs pères et à leurs maris : « Quand »le tambour battra, vous irez assister vos frères de Lucerne, nous, nous garderons les entrées du pays. »

»Vous ne sauriez croire, monsieur, tout ce que l'on a fait depuis six mois en »vue de la lutte qui se prépare. L'armement des milices a été complété partout, l'arrière-ban a été organisé, les gouvernemens ont fait des approvisionnement de guerre considérables. Les fusils et les hallebardes, qui dormaient »depuis des années dans la poussière et dans la rouille, ont été mis en bon »état. L'artillerie est partout préparée. Lucerne doit avoir à sa disposition de »16 à 20 pièces; Schwytz en a 11; Zug, 7; Unterwalden, 5. Les artilleurs ont »été envoyés à Lucerne pour y être exercés tous ensemble. Le petit canton »d'Uri, qui ne compte pas plus de quinze mille âmes, a donné cent mille francs »pour l'armement. »

Pour compléter ce tableau émouvant, le correspondant ajoute : « Si la guerre commence, et tenez pour certain que ce sera »bientôt, on ne peut prévoir quand elle s'arrêtera. »

Nouvelles de France.

Paris, 12 août.

On assure que par suite des incertitudes qui règnent au sujet du désastre de Toulon, le ministre de la marine va nommer une commission supérieure pour lui faire un rapport sur cette affaire.

— Un des premiers banquiers de Madrid don Joaquin Togoaga, trésorier du patrimoine royal vient d'arriver à Paris avec une mission financière de la reine Christine et de M. Mon. Il s'agit, dit-on, d'ouvrir des négociations avec les créanciers anglais et français de l'Espagne, pour faciliter l'exécution du nouveau plan financier que M. Mon compte faire adopter par la prochaine session des cortès espagnoles.

— Quoique depuis l'arrivée des ordres venus de Rome, les membres de la société de Jésus résidant en France se dispersent, les maisons qu'ils habitaient ne seront pas vendues, parce que la propriété de ces maisons appartient à des laïcs qui ne font point partie de la célèbre société. Les possesseurs de ces immeubles ont été sur le point de s'entendre avec d'autres ordres religieux reconnus en France, mais ils n'ont pu arriver à une conclusion définive, parce qu'ils voulaient seulement les louer et non point les vendre. Ces circonstances prouvent que les membres de la société de Jésus et leurs adhérens regardent comme provisoire leur position actuelle et qu'ils espèrent en de meilleurs jours.

— Le *Journal des Débats* examine le compte-rendu des ingénieurs des mines sur l'état actuel de l'industrie du fer en France. Voici le résumé de son travail :

« La valeur créée en 1843 par l'industrie du fer a été de 152 millions et demi, chiffre sur lequel le minerai, ou la matière première proprement dite, figure pour 15 millions et demi, et le combustible employé pour près de 59 millions. Si l'on représente par 100 la valeur créée par l'industrie du fer, on trouve que celle des combustibles consommés a été de 38 et demi; en 1828, elle était de près de 45 p. c. L'abaissement du prix des houilles et peut-être aussi du bois, l'amélioration de certaines voies de transport, un meilleur emploi du combustible végétal, et, par dessus tout, l'emploi de l'air chaud, ont concouru à produire cette économie.

Tel est, dans ses aperçus les plus généraux, l'état de notre industrie du fer : on voit que sur toutes ses branches il y a eu progrès. Nous le caractériserons mieux encore en remarquant que depuis 1831 le prix du fer est tombé de 41 fr. à 32 fr. »

Nouvelles d'Espagne.

Madrid, 6 août.

On croit que l'entrevue de la reine avec les membres de la famille royale aura lieu avant le 25 août. Ce doit être en effet vers le 25, que M. l'ambassadeur doit quitter Pampelune pour rentrer à Madrid. Il est à présumer dès-lors que la royale entrevue et les fêtes qui l'accompagneront auront lieu à cette époque.

La brigade récemment sortie de Madrid, n'y rentrera pas aussitôt qu'on le croyait. A ce qu'on assure elle doit, avec le régiment de cuirassiers, figurer dans la grande revue militaire qui sera passée en Navarre par la reine d'Espagne et S. A. R. le duc de Nemours.

Des mesures de précautions extraordinaires continuent. Hier le général Alcala, le brigadier Montero et deux autres officiers ont reçu l'ordre de quitter Madrid dans les 24 heures. L'autorité militaire n'a pas fait connaître la cause de cette rigueur nouvelle.

Par ordre du capitaine-général de Madrid, le général Alcala est envoyé à Ségovie, le brigadier Montero à Guadalajara, le commandant Sarmiento à Alcaza de San Juan et le commandant Raface Sarabia, à Almaden.

Quelques provinces se plaignent de ce que les conseils provinciaux n'ont pas été installés le 1er août comme ils devaient l'être. Dans les provinces où l'inauguration a eu lieu, les membres des conseils ne peuvent délibérer, parce que les réglemens administratifs ne sont pas encore communiqués. On espère que l'administration accélèrera les communications.

L'*ayuntamiento* doit se réunir demain en séance extraordinaire pour s'occuper de la proposition faite par M. Salamanca, au nom de divers capitalistes d'Espagne pour le service de la distribution des eaux de la capitale. Il est assez probable que cette entreprise sera mise en adjudication.

— L'*Espectador* annonce aussi que le général Celcala avait été envoyé en quartier à Ségovie, le brigadier Montera à Guadalaxara, le commandant Sarmiento à Alcalzas de San-Juan et le capitaine Sarabia à Almaden.

Suivant la correspondance de Malaga et de l'*Heraldo*, plusieurs habitans de cette ville, connus pour leurs opinions révolutionnaires, avaient été arrêtés, et la police avait saisi chez eux des armes et des munitions.

Le même journal annonce que MM. Corradi et Calvo, éditeurs du *Clamor Publico*, détenus dans le fort de Sainte-Catherine, à Cadix, avaient été rendus à la liberté.

La brigade expéditionnaire envoyée à Cuença ne devait pas rentrer à Madrid. Elle avait reçu ordre de se diriger sur la Navarre pour y être passée en revue, avec les autres troupes concentrées autour de Pampelune, par le duc de Nemours.

—Une lettre de Pampelune donne les détails suivans sur une collision qui a eu lieu sur cette frontière entre des Français et des Espagnols : « Le 26 juillet, plus de 200 Français, armés, pénétrèrent dans la vallée de Zalazar, mirent le feu à une maison qui servait de résidence aux garde-chasse, et détruisirent un pont sur la rivière Urbelacha, ainsi que les écluses qui servaient à la navigation des trains de bois. Tous ces attentats furent commis par les Français au moment où les habitans de la vallée étaient occupés aux travaux des champs, sans se douter le moins du monde d'une attaque de la part d'individus avec lesquels aucune sorte d'altercation n'avait eu lieu. Dès que cette nouvelle se répandit dans la vallée, tous les hommes quittèrent leurs travaux et s'armèrent précipitamment de haches, de bâtons et de quelques fusils de chasse, et se présentèrent devant les Français, qui firent feu, et se retirèrent en toute hâte; mais, malgré la précipitation de leur fuite, 5 d'entr'eux furent pris les armes à la main, et l'on recueillit 4 fusils, une baïonnette et 2 autres armes que les fuyards avaient abandonnés.

Dès qu'il eut connaissance de cet événement, l'alcade de Ochagavia en fit part au chef politique, qui se trouvait en ce moment à l'embouchure du canal d'Aragon, où il était allé recevoir S. M. Le secrétaire du chef politique, en l'absence de son supérieur, reçut la dépêche de l'alcade, et ordonna immédiatement que les Français faits prisonniers fussent mis à la disposition d'un juge de 1re instance de Oviz pour être jugés, conformément à nos lois, et comme ayant été arrêtés sur le territoire espagnol au moment où ils commettaient les attentats en question. Cette mesure a obtenu l'assentiment général. On assure aussi que le secrétaire du chef politique a écrit, par voie extraordinaire, au consul de S. M. à Bayonne, pour l'instruire de ce fait, et dans le but que les autorités françaises continssent leurs subordonnés afin d'empêcher des conflits qui pourraient troubler l'harmonie qui existe entre les deux nations.

Cet événement, ainsi que d'autres semblables qui ont eu lieu dans ces dernières années, doit être attribué au peu de soin que l'on a mis à placer les termes qui, sur cette partie de la frontière, doivent séparer la vallée de Zalazar, comme territoire espagnol, du pays de Cize, appartenant au canton français de Saint-Jean-Pied-de-Port. Les Français ont la prétention de pousser leurs limites une lieue plus loin qu'elles ne doivent l'être, et ils veulent nous prendre une portion considérable de la forêt d'Irati, nommée Zabaleta, où se trouvent d'excellens bois de construction dont ils ont besoin pour leur marine. Mais le traité de Basilea, l'accord fait par Cazo et Ornano en 1785, et d'autres documens semblables, prouvent que le droit est de notre côté, et que les Français ne comptent que sur la force pour appuyer leurs injustes prétentions. (*Heraldo.*)

Bourse de Madrid du 6 août.

(Cours officiel) 3 p. c. 31½ au c. 31 9/16 à 60 j. — Le 5 p. c. 22 à 30 j.

Nouvelles et faits divers.

La Diète germanique vient d'allouer, sur le budget de cette année, la somme de 100,000 fl. pour l'achat des bouches à feu destinées à l'armement des places fortes d'Ulm et de Rastadt, dont les travaux sont continués avec beaucoup d'activité. Elle a reçu du ministre anglais résidant dans cette ville la communication du dernier traité conclu entre la France et l'Angleterre relativement à la traite des nègres; elle en a fait déposer la copie dans ses archives.

— La chancellerie des duchés de Schleswig, Holstein et Lauenbourg a publié, le 31 juillet, un rescrit du roi, du 28 du même mois, par lequel il est défendu aux sociétés musicales et de chant des duchés de Schleswig et Holstein de continuer à faire usage de drapeaux tricolores; il est également interdit d'employer ces drapeaux, n'importe dans quelles circonstances, soit avec ou sans les armoiries des duchés de Schleswig et Holstein, parce qu'ils sont considérés comme le symbole d'un parti politique et peuvent occasionner des désordres.

— Dans la dernière séance de l'association du rappel tenue à Dublin, le 4 août, le secrétaire a donné lecture d'une lettre de M. O'Connell, qui insiste sur la nécessité qu'il y a, selon lui, que soixante au moins des partisans du rappel soient choisis dans les prochaines élections pour le parlement. En même temps l'agitateur recommande à son parti de s'abstenir de toute démarche, de toute mesure contre la démonstration que se proposaient de faire les orangistes le 12 août.

— Le duc d'Argyll, chargé de porter la couronne royale du garde-meuble à la chambre des lords, où elle devait être posée sur la tête de la reine, et de la rapporter après la cérémonie, se retirait portant la couronne sur un coussin et marchant à reculon, comme le veut l'étiquette, devant la reine, lorsque sa grâce fit un faux pas et laissa tomber le coussin avec la couronne, d'où s'échappèrent un certain nombre de diamans. La couronne, ouvrage précieux, que l'on a pu récemment admirer à la tour de Londres, est un peu endommagée par suite de cette chute, mais tous les diamans ont été retrouvés.

— Turnova, une des premières villes manufacturières de la Bulgarie, a été le théâtre d'un violent incendie; près de 1500 maisons et magasins ont été réduits en cendres; la perte en marchandises est très-considérable.

— La faculté de philosophie de l'université de Bonn, a saisi l'occasion de la fête de Beethoven, pour décerner le brevet de docteur honoraire au professeur de musique F. X. Ries, vieillard nonagénaire, qui a été le collègue et l'ami de Beethoven et qui a rendu de grands services à l'art musical dans cette ville.

— On écrit de Rome, 31 juillet :

Tous les membres de la société de Jésus présens à Rome, ont célébré ce matin, avec la plus grande pompe, la fête de Loyola, fondateur de leur ordre. Le pape n'y a pas assisté, quoique sa

---

logie d'une rivale est un indice moins certain; l'amour ombrageux peut se tromper; l'instinct maternel ne se trompe point. Or, pour qu'une femme de l'esprit et du caractère de Mme de Meilhan fût venue à moi, tremblante, agitée, comme je la voyais en ce moment, il fallait... je vous le dis sans vanité, il fallait que son fils eût la tête perdue, et qu'elle voulût, à tout prix, guérir ou éteindre le fatal amour qui le rendait si malheureux.

Quand elle se leva pour partir, je lui demandai de vouloir bien me permettre de l'accompagner jusqu'à Richeport, elle était encore trop souffrante pour aller seule, si loin; elle saisit cette occasion de m'emmener avec un empressement remarquable. Le long du chemin, nous causions de choses indifférentes, mais peu à peu ses inquiétudes se dissipaient, cette conversation semblait avoir ôté de dessus son cœur un poids énorme. Il arrivait que malgré elle, la vérité lui parlait, et elle parle toujours la vérité, malheureusement on ne l'écoute pas toujours; à mes manières, au son de ma voix, à ma politesse respectueuse, mais digne, qui ne ressemblait en rien à l'empressement servile de Mme Taverneau, car sa déférence très-humble était celle d'une inférieure pour sa supérieure, tandis que la mienne était celle d'une jeune femme, pour une mère de famille et rien de plus; à ces nuances insignifiantes pour tout le monde, mais révélatrices pour un coup-d'œil exercé, Mme de Meilhan d'abord devina tout, c'est-à-dire que j'étais son égale par le rang, par l'éducation et par la noblesse de l'ame. Elle ne le savait pas, elle le sentait. Cela admis, une seule chose restait vague; pourquoi étais-je déchue de mon rang? par un malheur ou par une faute? C'est ce qu'elle se demandait.

Je connaissais assez déjà ses projets d'avenir, ses ambitions de mère, pour savoir laquelle des deux suppositions devait le plus l'alarmer. Si j'étais une femme légère, comme elle l'espérait par moment, elle était hors de danger, tout cela ne serait qu'une amourette sans importance: si, au contraire, j'étais une honnête femme, comme elle le craignait aussi par moment, l'avenir de son fils était ruiné, et elle tremblait des conséquences de cette passion sérieuse. Je lisais sur son visage le travail qui se faisait dans sa pensée, et cela m'amusait beaucoup. Le pays que nous traversions est admirable, et à chaque instant je m'extasiais sur la beauté des horizons qui s'étendaient de tous côtés sous nos yeux; alors elle souriait. — Bon! pensait-elle, c'est une artiste, une aventurière; je suis sauvée. Elle sera la maîtresse d'Edgard; il restera tout l'hiver à Richeport. Ah! c'est un grand chagrin pour elle de n'avoir pas une tante qui lui permette de passer l'hiver avec son fils à Paris; elle ne peut s'accoutumer à vivre sans lui pendant des mois entiers. A quelques pas du château, je m'arrêtai pour regarder une troupe de beaux enfans blonds et roses qui tourmentaient et poursuivaient un pauvre âne, enfermé dans une île; c'était un tableau plaisant et charmant. — Cette île faisait autrefois partie du domaine de Richeport, me dit Mme de Meilhan, ainsi que ces grandes prairies que vous voyez là-bas, toute mon ambition est de les racheter; mais il faut pour cela qu'Edgard épouse une héritière. Ce mot me troubla; Mme de Meilhan fut aussi visiblement déconcertée: malheur à moi; pensait-elle, c'est une femme honnête, je suis perdue, elle veut se faire épouser... Elle me traita avec plus de froideur. Et moi, pendant qu'elle pensait cela, je me disais : Quelle chose séduisante! de pouvoir ainsi surprendre des vœux ambitieux et d'avoir la puissance de les exaucer tous. Je n'ai qu'un mot à dire, et cette femme aura, non-seulement cette île et ces prairies qu'elle désire, mais encore cette plaine si fertile, ces forêts et tout ce qui les environne. Oh! que ce serait doux d'être sur la terre comme une petite providence et de pénétrer les désirs secrets de chacun pour les réaliser à l'instant. Valentine, il faut que je me défie de cela; c'est dangereux pour moi, ça me tente; je suis très-capable de dire à cette noble dame ruinée: Voici les prés, les bois, les îles que vous regrettez si tendrement; je suis aussi capable de dire à ce jeune poète désespéré: voici cette femme que vous aimez si follement, vous l'épouserez et vous serez heureux .. sans m'apercevoir que cette femme-là, c'est moi-même, sans me demander si ce bonheur que je lui promets sera le mien. La générosité a pour moi des pentes bien dangereuses! Cela me plairait de faire la fortune d'un noble poète! je suis jalouse de ces étrangères qui viennent nous donner des leçons de générosité. Cela me plairait de récompenser par le plus brillant avenir celui qui m'a choisie et qui m'a aimée dans la condition la plus humble. Mais pour cela il faudrait de l'amour et j'ai le cœur éteint, brisé! et puis M. de Meilhan a tant d'originalité dans le caractère; et moi je n'admets l'originalité que dans l'esprit. Il met son cheval dans sa chambre, c'est nouveau sans doute, mais moi je trouve que les chevaux sont bien dans les écuries, ça me paraît plus commode. — Et puis ces vilains poètes sont des êtres si positifs, les poètes ne sont pas poétiques, ma chère... Edgard s'est fait romanesque depuis qu'il m'aime, mais je crois que c'est une hypocrisie, et je me défie de son amour. Edgard est sans contredit un homme supérieur, d'un talent admirable, je *juge* qu'il est séduisant, la belle marquise de R... l'a prouvé; mais moi je ne reconnais pas dans son amour cette idolâtrie que je rêve. Ce n'est pas le regard qu'il aime dans les yeux, c'est la forme pure des paupières, c'est la limpidité des prunelles; ce n'est pas la finesse et la grâce qui lui plaisent dans un sourire, c'est la correction des contours, c'est la teinte pourpre des lèvres; enfin, pour lui la beauté de l'ame n'ajoute rien à la beauté. Aussi, cet amour qu'un mot de moi peut rendre légitime m'effraie-t-il comme un amour coupable; il me trouble et m'inquiète. Vous allez me trouver bien ridicule, mais ce poète passionné me fait l'effet de ces femmes pleines d'imagination, d'originalité et d'esprit que tous les hommes voudraient avoir pour amantes, mais que pas un ne voudrait épouser. Il n'a pas cette gravité affectueuse que l'on aime dans un mari; sur toutes les choses du monde, ses idées étranges diffèrent des miennes; cette différence dans notre manière de voir serait entre nous, je le sens, une cause de discussions éternelles ou de sacrifices mutuels, ce qui serait plus triste encore. Cependant, tout le monde l'adore ici ce charmant Edgard; je dis Edgard, c'est sous ce nom que je l'entends bénir toute la journée: je voudrais l'aimer aussi. Il a été bien étonné hier de me voir chez sa mère, car depuis ma première visite à Richeport, Mme de Meilhan ne m'a pas permis de passer un seul jour sans la voir; chaque matin elle inventait un nouveau prétexte pour m'attirer : des dessins de tapisserie à raccorder, une vue de l'abbaye à peindre, une lecture à terminer, etc., etc. L'autre soir, il pleuvait à verse; elle a voulu me garder au château, et maintenant elle ne veut plus que je m'en aille avant sa fête qui est le 5, et elle m'observe, elle m'espionne avec une habileté merveilleuse. Mme Taverneau a été mise à la question; la muette Blanchard a subi la torture... Mme Taverneau a répondu qu'elle me connaissait depuis trois ans, et que depuis trois ans je pleurais Albert Guérin. Dans son zèle elle a ajouté que c'était un bien brave jeune homme. Ma bonne Blanchard, que l'on a établie ici avec moi, s'est *bornée* à répondre que je valais mieux à moi seule que Mme de Meilhan et toute sa famille. On m'étudie, mais j'étudie aussi. Je puis rester à Richeport sans danger. Edgard respecte sa mère; elle veille sur moi. S'il le faut, je lui dirai tout... Elle parle quelquefois de Mlle de Châteaudun avec bienveillance, elle me défend... Que j'ai ri ce matin, tout bas. J'ai appris que M. de Monbert s'était adressé délicatement à la police pour savoir mon sort, et que la police l'avait envoyé me rejoindre en Bourgogne!... Qu'est-ce qui a pu lui faire croire que j'étais là? Celui qui va-t-il me chercher? Et qui va-t-il trouver à ma place? Eh! mais, j'y serai peut-être bientôt, si ma cousine veut prendre la route de Mâcon. Elle ne sera prête à partir que la semaine prochaine. Qu'il me tarde de vous revoir! N'allez pas à Genève sans moi.

IRÈNE DE CHATEAUDUN.

(*La suite à demain.*)

santé le lui permit, car il s'est encore montré hier en voiture sur la promenade publique.

— Les différentes parties des états de l'Eglise ont exporté l'an dernier, 301,966 livres de soie brute. On compte cette année sur un bien meilleur produit.

— Nous avons d'apprendre, dit la *Gazette d'Aix-la-Chapelle*, que le roi a acquis de M. le professeur Schindler les inestimables originaux délaissés par Beethoven, qui vont ainsi être conservés pour toujours à notre patrie.

— La *Gazetta Italiana*, journal qui se publie à Paris, contient le récit d'une émeute assez singulière qui a eu lieu à Parme dans les premiers jours de juillet, et qui a commencé dans un collége tenu par les jésuites. A la suite d'une petite insurrection, les élèves du collége forcèrent les portes et se répandirent dans la ville, en criant : *A bas les jésuites !* La police fut obligée d'appeler à son aide de la troupe, et la *Gazetta Italiana* assure que les fusils furent chargés et les canons braqués contre la foule qui s'amassait de plus en plus. La nuit mit fin à cette scène, mais sept des élèves furent saisis et mis en prison. Le lendemain, une députation des élèves du collége se rendit auprès du ministre de l'intérieur pour exposer leurs griefs : et il paraît que le ministre fit mettre en liberté six des détenus, et le septième trois jours après.

— On écrit d'Agram, le 1er août :

Cet après-midi on a enterré les victimes de la fatale journée électorale du 29. Toutes ont été déposées dans le même tombeau. Le cortége funèbre se composait de dix cercueils : il était accompagné de presque toute la population de la ville, et en tête marchaient des jeunes gens et des hommes en costume national et le sabre au clair.

Le nombre des blessés, connus jusqu'à ce jour, est de plus de cinquante; plusieurs d'entre eux seront estropiés pour la vie. L'aspect de notre ville est sombre et menaçant. Les militaires sont concentrées dans la ville haute. Un bataillon de troupes des frontières vient d'arriver pour renforcer la garnison. Une députation de la ville est partie pour Vienne.

VARIÉTÉS.

Naufrage du brick belge le *Charles*.

(*Suite et fin.* — Voir notre journal d'hier).

A six heures du matin les troupes de débarquement sous les ordres du lieutenant de vaisseau Clyver, quittèrent les bâtimens avec la pros canonnière et les chaloupes armées. On aborda sans rencontrer d'opposition en face du dalam du sultan, par où devait commencer l'investigation militaire de la ville. Le trajet à faire pour arriver sur la terre ferme était assez dangereux ; outre la difficulté que l'on éprouvait à franchir les intervalles laissés entre les radeaux, les hommes s'enfonçaient à chaque instant entre les troncs d'arbres qui supportent les maisons et couraient grand risque d'être saisies par les caïmans et les alligatores qui fourmillent dans ces endroits, où ils trouvent plus facilement une nourriture que dans les parties inhabitées de la côte. Les communications qui avaient existé entre les radeaux avaient été retirées et même les liens qui en amarraient plusieurs ensemble avaient été coupés en quelques endroits.

Les troupes, bientôt rangées, s'avancèrent en colonnes serrées vers l'entrée du dalam. La porte restait close ; l'on y voyait fort distinctement les prétendues traces des boulets dont le sultan avait parlé. La manière dont on les avait fabriqués était fort singulière : quelques-uns n'étaient pas encore achevés et montraient distinctement les marques du compas et du ciseau ; d'autres, seulement à l'état de projet, étaient tracés à l'encre ; notre approche n'avait probablement pas laissé au sultan le temps d'achever ce qu'il croyait devoir être des preuves irrécusables de son innocence, et sa ruse n'avait abouti qu'à nous persuader davantage de sa fausseté.

La porte du dalam fut enfoncée à coups de hache, et l'on pénétra en bon ordre dans la résidence du sultan de Gooty. Les habitations intérieures étaient toutes fermées ; cela n'empêcha pas les marins de s'y introduire, et en quelques minutes on fut en possession de tous les bâtimens. L'enceinte carrée qu'entouraient les palissades était vaste et couverte d'un demi-pied d'eau en plusieurs endroits ; un corps de logis d'un seul étage, élevé sur pilotis et construit avec recherche, en occupait le milieu : c'était le logement du sultan ; tout à côté, une demeure plus petite paraissait, par son élégance et sa distribution intérieure, avoir servi de harem. Enfin, quelques galeries, exhaussées sur des pieux, servaient de varangues aux gens de la cour. C'était là, sans doute, que le sultan recevait les chefs, rendait la justice et administrait l'état. Au milieu d'une touffe des cocotiers s'élevait, à l'écart, un monument funéraire d'une jolie architecture et parfaitement entretenu. Le soin apporté à sa conservation ; la richesse et le fini du travail, nous faisaient supposer que c'était la sépulture du père du sultan actuel. Notre attention fut particulièrement attirée par une ancre de grande dimension, qui avait dû appartenir à un bâtiment beaucoup plus fort que le nôtre ; elle gisait, à demi enfoncée dans la vase, avec plusieurs affûts de marine dépareillés.

Dès que la plus grande partie de la ville eut été examinée, les tambours battirent le rappel ; et toutes les chaloupes, à un nouvel ordre du commandant en chef, qui était venu se joindre à nous, remontèrent la rivière jusqu'aux dernières maisons de la ville. Je voyais sans pitié les préparatifs qui se faisaient pour anéantir ce nid de pirates, ce repaire trop longtemps tranquille au milieu des horreurs qui s'y commettaient. Des fusées, du goudron et d'autres matières résineuses et inflammables avaient été débarqués, et l'étincelle qui y fut communiquée en fit un foyer actif de dévastation ; on avait commencé l'œuvre de destruction sous le vent, de manière à ne pas être gêné par les flammes, ni par la fumée, et à pouvoir continuer les recherches dans le reste du Campong.

Les radeaux couverts de décombres enflammés dérivaient de toutes parts. Les chaloupes, pour se frayer un passage, devaient parfois les repousser, et la chaleur en était si intense, que l'on était obligé de se couvrir le visage pour échapper à son rayonnement ardent. Il fallut à la fin laisser au courant le temps de nous débarrasser de ces obstacles ; l'on saisit ce moment pour faire dîner les équipages. Vers deux heures de l'après-midi, le vent ayant changé de direction, l'on se porta à l'autre extrémité du Campong, pour le livrer aux flammes.

Au milieu de la ville il y avait encore un espace que les flammes avaient épargné ; la mosquée, toute entourée d'eau, avait été soustraite à la destruction par cette position isolée. Une anse assez profonde permit aux chaloupes de s'en approcher. Elle se faisait remarquer par sa construction et ses formes élégantes. Ses fondations, son soubassement étaient en pierre, le sol pavé, tout son intérieur garni de boiseries délicatement sculptées, dont les arabesques et les dentelures déliées attestaient beaucoup de goût et de talent. Une lampe européenne avec son grand globe de cristal pendait au milieu de l'enceinte et partait du sommet de sa toiture à jour, composée de pyramides tronquées, superposées les unes aux autres et disposées de telle sorte qu'une ventilation active entretenait la fraîcheur dans tout l'édifice. La seule chose qui se trouvât dans son enceinte était une chaire de vérité, chef-d'œuvre de sculpture et de patience. Le butin se composa d'un grand chapelet à gros grains et de quelques livres du coran. Lorsque l'incendie fut général les chaloupes se mirent en devoir de rejoindre les navires. Des naturels qui étaient embusqués dans les bois environnans nous envoyèrent quelques coups de canon auxquels on jugea inutile de riposter. Pendant toute la nuit le feu continua ses ravages et nous éclaira de sa sinistre lueur. Jusqu'à l'horizon le ciel était couleur de sang.

Le lendemain matin à 8 heures, les bâtimens descendaient la rivière. Le courant était excessivement fort, et malgré le vent, qui venait de changer et nous était contraire, comme il l'avait été pour remonter, l'on fut près de Samarinda à 4 heures de l'après-midi ; cet espace venait d'être parcouru en huit heures, et il avait exigé cinq jours et cinq nuits pour être parcouru la première fois contre un courant toujours de plus de 2½ nœuds et souvent de 4 et de 5. Pendant notre traversée l'on rencontrait partout des débris enflammés de la ville que l'on venait de détruire. Sitôt les navires à l'ancre les chefs de la ville vinrent protester de leur innocence. Le commandant n'écouta pas les excuses des envoyés : il pria notre capitaine de faire une évaluation aussi approximative et aussi détaillée que possible de notre brick, de sa cargaison et des objets de propriété particulière. Les habitans de Samarinda furent sommés de rendre tout ce qu'ils avaient eu pour leur part de pillage ; cela entrerait en déduction de la somme de 120,000 florins qui devait être payée le lendemain à pareille heure, comme indemnité du pillage ; les gens de Tingaroug n'étaient plus là, leurs complices devaient donner les deux parts de la contribution ou voir leur ville disparaître du monde. Les deux vieillards partirent fort alarmés en promettant de faire tout ce que l'on voulait ; ils assuraient cependant qu'il était de toute impossibilité de rassembler une pareille somme dans le pays, mais le peuple allait être convoqué pour délibérer sur les meilleures mesures à prendre.

Le commandant se rendit à terre avec notre capitaine pour commencer les investigations domiciliaires et présider à la restitution intégrale des biens volés. Il était accompagné dans toutes ces perquisitions de plusieurs notables, dont l'empressement et le bon vouloir témoignaient visiblement de la peur qu'ils ressentaient.

En arrivant à la maison que le sabandahar avait occupée à Samarinda, ils la trouvèrent encore toute garnie et habitée. Dans une des chambres s'élevait en gradins, sous un immense baldaquin, le lit du maître de la maison. De la plus haute de ces couches superposées partaient des draperies blanches qui les couvraient toutes. Les femmes et les esclaves du prisonnier, richement habillés de leurs grands costumes de cérémonie, les parsemaient de fleurs odoriférantes et brûlaient dans des cassolettes des parfums suaves dont l'odeur embaumait l'atmosphère. Un autre groupe, accroupi sur des nattes étendues par terre, chantait des hymnes ou des prières.

Dans la soirée nous entendîmes des crieurs publics ordonner aux habitans de se réunir le lendemain dans la mosquée. A l'issue de cette réunion, les Glarengs revinrent à bord pour demander un sursis ; il leur avait été impossible de rassembler de l'argent, mais ils étaient résolus à faire tout ce qui était humainement possible pour satisfaire les prétentions de la Hollande. Le commandant voyant leur bon vouloir et leur soumission à ses ordres, leur accorda un nouveau délai jusqu'à 10 heures du soir ; mais il assura bien que c'était le dernier, qu'il n'avait ni l'envie ni le temps de rester à attendre leur bon plaisir.

Enfin, le 10 au soir, l'on apporta 2,892 fl. 05 en argent et 1,180 fl. en cuivre, le tout enfermé dans une infinité de petites nattes. Toutes les menaces qu'on fit pour avoir une plus forte somme furent vaines ; il fallut, en attendant mieux, se contenter de ce qu'ils offraient volontairement. Ils s'engagèrent cependant à compléter la somme indiquée si on leur donnait le temps. Le commandant leur assigna une conférence pour le lendemain. Toute la soirée fut employée à compter les espèces, à les arranger et à les classer.

La conférence du matin fut des plus amicales ; de part et d'autre, on fit échange de bons procédés, et cette condescendance réciproque eut le meilleur résultat.

Voilà ce qui fut décidé : les habitans de Samarinda s'engageaient à compléter la somme exigée au bout de cinq ans, en payant par cinquièmes : pour assurer ces versemens, ils délivreraient aux Hollandais deux otages choisis parmi les principaux de la ville. Cette garantie fut acceptée par le commandant en chef, et, pour récompenser les Glarengs de leur bon vouloir et de leur soumission entière, il leur donna l'assurance d'expliquer leur position au gouverneur de Macassar et d'intercéder en leur faveur pour tâcher de mitiger un peu l'amende que son devoir seul lui avait prescrit de faire monter à la somme totale de l'évaluation du brick pillé. Le commandant pria les Glarengs de hâter la remise des otages, qu'il promettait de traiter convenablement, dès qu'ils seraient embarqués à son bord.

Tous les objets de notre cargaison que l'on avait pu rassembler furent embarqués sur une grande pros, semblable à quelques-unes de celles qui nous avaient attaqués. On y mit une garnison de quelques soldats et, sous la conduite d'un aspirant, elle fut expédiée au bas de la rivière pour rejoindre l'escadre.

Le traité signé, l'escadre effectua son retour sans incident, digne d'être mentionné. Arrivé à Batavia, dans le milieu de mai, je ne fus pas peu surpris de lire dans un journal hollandais, le *Javasche-Courant*, les détails les plus exacts sur notre aventure.

En voici la traduction :

Batavia, le 24 mai 1844.

« On lit dans le *Javasche-Courant* du 30 décembre 1843, l'an-
» nonce de la goëlette anglaise *Young Queen*, capitaine Hart, et
» du brick *Anna*, capitaine Lewis, aux frais de l'honorable M.
» Eskine Murray, qui aurait pris le commandant de cette expé-
» dition destinée à essayer d'ouvrir des relations commer[ciales]
» avec des chefs indiens, espérant obtenir par là quelques [con-]
» cessions de terrains propres à établir une colonie dans la par-
» tie la plus fertile de cette grande île de Borneo, encore si peu
» connue.

» Ces navires arrivèrent à Sambas sous pavillon anglais, le 25
» novembre 1843. L'honorable M. Eskine Murray, qui s'en disait
» le propriétaire, les commandait et ne donnait d'autre motif à
» son expédition que celui de faire le commerce. Ils partirent le
» 30 novembre avec l'intention évidente de se diriger sur Ban-
» jermassing, où ils vinrent à l'ancre le 12 décembre. Ils y ont
» vendu une partie de leur cargaison, des objets de pacoti[lle]
» chinoise, des cotonnades, de la soie, du thé et quelques qui[n-]
» cailleries d'Europe.

» Après un séjour de 23 jours, ils ont levé l'ancre dans la
» première quinzaine de janvier 1844, disant qu'ils allaient con-
» tinuer leur route vers les îles Moluques. D'après des lettres [de]
» commerce, ces mêmes navires ont touché à Menado dans [le]
» mois de mars, mais privé du chef de l'expédition, l'honorable
» M. Eskine Murray, que l'on dit avoir été tué, ainsi qu'une
» grande partie de l'équipage, dans un combat avec des popu-
» lations indigènes dans la rivière de Gooty, sur la côte orien-
» tale de Bornéo, sous la domination du sultan de Gooty. »

Cet article ne nous laissant plus de doute sur le caractère [des] gens que nous avions vu si rudement châtier, nous montr[a] encore combien nous avions lieu de nous féliciter d'a[voir] échappé à une lutte avec ces barbares, animés par une réc[ente] victoire sur des ennemis puissans et bien capables de déf[ense] dans un moment où ils avaient encore à venger la mort que [plus] d'un d'entre eux avait trouvée dans l'attaque des deux nav[ires] anglais.

Dans les derniers jours de mai, nous nous embarquâmes p[our] l'Europe sur le vaisseau anglais le *Royal Consort*, et, après u[ne] traversée difficile et périlleuse, nous arrivâmes à Londres [au] commencement d'octobre.

Le 14 octobre, nous étions à bord du bateau à vapeur S[...] et le lendemain nous pouvions serrer la main à nos amis, [que] nous avions plusieurs fois désespéré de revoir jamais.

(*Emancipation.*)

Cours des Fonds Publics.

Bourse d'Amsterdam du 13 Août.

		Int.	Cours 12 août.	Ouvert.
Pays-Bas	Dette active	2½	64 $\frac{5}{16}$	64
	Dito dito	3	—	77 ½
	Dito en liquidation	3	—	77 ½
	Dito dito	4	—	100 $\frac{1}{16}$
	Dito des Indes	4	—	100 ⅝
	Syndicat	4½	—	—
	Dito	3½	—	—
	Société de Commerce	4½	169 ⅛	168 ⅞
	Act. du lac de Harlem	5	—	—
	Chemin de fer du Rhin	4½	—	117
	Act. du Chemin de fer Holland.		—	—
Russie	Oblig. Hope & C. 1798 & 1816	5	—	109
	Dito dito 1828 & 1829	5	—	103
	Inscript. au Grand Livre	6	—	—
	Certificats au dito	6	—	—
	Dito inscriptions 1831 & 1833	5	—	100 ⅛
	Emprunt de 1840	4	—	94 $\frac{5}{16}$
	Id. chez Stieglitz et Comp.	4	—	92 $\frac{11}{16}$
Espagne	Passive	5	—	—
	Dette différée à Paris		—	—
	Deferred		—	—
	Ardoins	5	—	23 ½
	Dito	3	—	40 ¼
	Coupons Ardoins		—	23 ⅝
Autriche	Obligations Goll. & Comp.	5	—	105 ½
	Dito métalliques	5	—	113
	Dito dito	2½	—	61 ½
France	Inscriptions au Grand-Livre	3	—	—
Pologne	Actions 1836	f	—	—
Brésil	Emprunt à Londres 1839		—	—
	Id. id. 1843		—	—
Portugal	Obligations à Londres	2½	—	66 ⅛

Bourse de Paris du 12 Août.

		Int.	Cours 11 août.	Ouvert.
France	Cinq pour cent		—	122 15
	Trois pour cent		—	84 55
	Emprunt Ardoin		—	36 ½
Espagne	Anc. différée		—	—
	Nouv. dito		—	—
	Passive		—	7
Naples	Certificats Falconet	2½	—	—
Pays-Bas	Dette active	2½	—	—
Belgique	Dette active	3	—	—
	Dito		—	—
	Banque belge		—	642 50
États-Unis	Obligations de la Banque		—	—

Bourse d'Anvers du 12 Août.

Métalliques, 5 % ». — Naples, 5 % ». — Ardoins, 5 % 23 [...] te différée ancien, ». — Passive, 5 % ». — Lots de Hesse [...] après la Bourse (2 ½ heures), Ard. 23 ½ A.

Bourse de Londres du 11 Août.

3 % Cons. 99, 99 ⅛. — 2 ½ % Holl., 62 ½. — 4 % 99 ⅞, 99 [...] 27 ⅛, 27 ⅜. — 3 % 38 ⅛, 38 ⅛. — Portug. 63, 65. — Russes [...]

Bourse de Vienne du 7 Août.

Métalliques, 5 % 114 ⅛. — Dito, 4 % ». — Dito [...] de fl. 500, 159 ½. — Lots de fl. 250, 129 ⅛. — Actions de la Banque [...]

LA HAYE, chez Léopold Lœbenberg, [...]

Dépôt-général à Amsterdam chez M. Schoumann [...] Beurssteeg ; et à Rotterdam, chez S. van Reyn Snoeck, Hoog[...]